

MEURTRE FONDATEUR OU ACCUSATION MENSONGERE

LAURENT PIETRA
Université Paris-Nanterre
Université Côte d'Azur
laurent.pietra@unice.fr

Résumé : Si nous faisons attention aux textes bibliques ainsi qu'à plusieurs analyses de René Girard lui-même, nous ne trouverons pas d'abord un meurtre, mais une accusation mensongère, la croyance que certains ont de détenir la connaissance du Vrai et du Bien. Si l'accusation mensongère n'est pas fondatrice, elle permet de comprendre les processus victimaires et son analyse nous conduit à remettre en cause les distinctions girardiennes entre le mythique et l'évangélique.

Mots clés : Accusation mensongère, Bible, meurtre fondateur, narration, théorie mimétique, victime.

Abstract : If we consider the biblical texts and several analyses by René Girard himself, we will not find a murder at first, but a mendacious accusation, the belief that some have of possessing the knowledge of Truth and Good. If the mendacious accusation is not foundational, it allows us to understand the victimal processes, and its analysis leads us to reconsider the distinction Girard made between the mythical and the evangelical.

Keywords : Mendacious accusation, Bible, founding murder, mimetic theory, narrative, victim.

Le lieu théorique du *logos* girardien est celui de la victime émissaire qui dénonce les systèmes sacrificiels, les mécanismes d'expulsion de la violence par la violence. Il s'agirait de révéler les « choses cachées depuis la fondation du monde » (Matthieu 13, 35). Mais les mythes, la Bible nous donnent-ils accès aux scènes fondatrices de l'humanité ou nous renseignent-ils plutôt sur la façon dont chaque culture a mis en œuvre sa connaissance du bien et du mal ? Si nous faisons attention au texte biblique ainsi qu'à plusieurs analyses de René Girard lui-même, nous ne trouverons pas d'abord un meurtre, mais une accusation mensongère, la croyance que certains ont de détenir la connaissance du vrai et du bien. Le meurtre permet certes la fondation d'une vérité par la différenciation de l'innocent et du coupable, par la matérialité d'une scène ; même caché, il se présente comme un fait. Avec l'accusation mensongère, cela est impossible, puisque l'accusation se fait toujours au nom d'une position du Bien. Si nous nous approchons de ces scènes où s'opposent l'un et la multiplicité, en analysant les accusations mensongères, nous pouvons mettre en question les distinctions girardiennes du mythique et de l'évangélique en analysant les phénomènes antéchristiques et en nous intéressant à la fin du livre de la *Genèse* et de ses réécritures.

Pour reprendre une idée d'Hubert Dreyfus (Dreyfus, 2007), on pourrait dire que ce qui est marginal dans la pensée biblique juive devient central dans la pensée chrétienne, qui, par ce fait, opère une « reconfiguration » complète de la pensée biblique. En revanche, ce déplacement peut passer inaperçu tant l'univers biblique est marqué originellement par cette dialectique du marginal et du central – qui peut aussi être traduite dans celle du singulier et de l'universel¹. La façon dont le marginal devient central répond à un contexte socio-historique, celui du développement du pharisaïsme, entre autres. Le contexte plus large est celui de l'hellénisation de la tradition juive qui se poursuit au sein de la romanité et aussi de la résistance à cette hellénisation (Sachot, 1998). On peut schématiser ces processus historiques et les renvoyer à une matrice textuelle, l'histoire de Joseph à la fin de la *Genèse* – on peut aussi remonter à l'opposition entre Jacob et Esaü qui détermine l'histoire du fils préféré Joseph et de ses frères. Joseph, hébreu de la marge, accède à la centralité du pouvoir mais hors d'Israël (Sloterdijk, 2005 : 29) ; le christianisme, hébraïsme marginal, accède à la centralité du pouvoir romain.

Dans la présente étude, les analyses se focaliseront sur les déplacements des questions du meurtre et de l'accusation mensongère de la pensée biblique juive à la pensée chrétienne. La mort et le meurtre sont certes présents dans la pensée biblique juive, mais ils ne sauraient jouer de rôle central dans un univers constitutivement opposé à la préoccupation égyptienne

¹ P. Sloterdijk reprend à ce titre l'idée de R. Debray (Sloterdijk, 2005 : 54) qui souligne la transformation religieuse et scripturaire dans le passage du « monument » pyramidal au « document » hébraïque transportable. C'est la position marginale et centrale des Hébreux qui a permis la synthèse matérielle et spirituelle des écritures et des mythes égyptiens et mésopotamiens, et c'est cette synthèse hébraïque (d'abord alphabétique) qui ouvre la possibilité des réécritures successives (bibliques, talmudiques, midrachiques, philosophiques, néo-testamentaires, coraniques, romanesques).

de la mort. Le déplacement d'accent opéré par le christianisme se rapporte aux liens entre désir et mal, et entre désir et mort. Il est bien évident que pour la foi chrétienne, la mort n'est centrale que comme condition à la résurrection du Christ, qui seule lui donne sens, mais il n'en reste pas moins que tout tourne autour d'une mort, violente qui plus est, en forme de sacrifice². Le christianisme se veut une éradication du mal, une attaque du mal à sa racine ; la condamnation des désirs coupables semble liée à la mort qui en définitive peut seule les déraciner. Dans l'imitation de Jésus se produit une destruction de l'égoïté des désirs, désir mimétique qui me fait, mais qui est aussi source de l'accusation mensongère et du meurtre émissaire. Cependant, au lieu de déraciner le mal, la révélation christique donna lieu à un retournement antéchristique, déjà à l'œuvre dans les Évangiles³. Se focaliser sur le meurtre fondateur donne une prééminence au texte évangélique censé révéler « des choses cachées depuis la fondation du monde », mais occulte les aspects antéchristiques des Évangiles. Pour examiner ces phénomènes, il faut se tourner vers les accusations mensongères et prêter attention au fait que dans la *Genèse*, ce sont les accusations mensongères qui précèdent les meurtres⁴.

Même si on ne les reconnaît pas comme originels, fondateurs, les processus victimaires ont bien une réalité sociale, historique, religieuse. L'unicité divine a vraisemblablement un rapport éminent avec la victime unique d'un tous-contre-un. La teneur anthropologique de certains textes ne fait pas de doute, mais on ne peut en tirer à tout prix l'explication de tout autre texte, et de toute réalité humaine. Le concept de l'accusation mensongère nous sert alors de méthode, comme une machine pour faire glisser quelques « décors de commencements » (Mann, 1970 : 76-77), comme le disait Thomas Mann à l'occasion de sa réécriture de l'histoire joséphique.

On peut alors distinguer le discours chrétien du discours juif qui met l'accent sur l'accusation mensongère et non sur un meurtre fondateur, inventant un système politico-moral fondé sur la part gardée (le *shabbat*), ainsi que du discours philosophique antique qui repère bien l'accusation mensongère et les processus de rivalité mais qui renvoie le mal à l'ignorance du Bien et espère une solution dans la connaissance d'un ordre cosmique engendrant elle aussi un système politico-moral. Le discours qui porte sur l'accusation mensongère est toujours un texte où il est difficile de trancher, pour lequel il est malaisé

² R. Girard évoque dans « Théorie mimétique et théologie » (Girard, 2001 : 75) sa réticence initiale à parler de la « Passion du Christ » en termes de « sacrifice » pour reconnaître finalement la validité anthropologique et théologique de cette « définition », pour lui qui était soucieux de retrouver, de légitimer à nouveau les grands thèmes de la théologie chrétienne la plus classique.

³ Le retournement antéchristique est analysé par Girard (Girard, 1999 : 276-279), mais il ne concerne ni le christianisme, ni le Nouveau Testament.

⁴ Il ne s'agit en rien d'opposer meurtre et accusation mensongère, car l'une peut tout à fait déboucher sur l'autre. Les accusations mensongères fournissent les justifications des meurtres et s'appuient, en les modifiant, sur des éléments qui ne sont pas mensongers et qui permettent aux persécuteurs de se faire bourreaux en toute bonne conscience, en croyant réellement à la culpabilité de leur victime. R. Girard décrit avec précision ce processus dans « L'horrible miracle d'Apollonius de Tyane » (Girard, 1999 : 83-96).

d'obtenir une interprétation orthodoxe. En revanche, il nous permet de comprendre ce que René Girard a perçu dans la notion d'antéchrist en la débarrassant de son aura mythologique. Ce qui est antéchristique reprend la connaissance christique des processus victimaires pour se servir de cette connaissance pour mieux persécuter et exclure (Girard, 1999 : 278).

Examinons les célèbres passages des Evangiles, l'épisode de Barabbas (Matthieu 27, 15-26) et la supposée trahison de Judas (Matthieu 26, 14-16 et 47-50, et 27, 3-10) qui nous permettront de mettre en cause la rupture évangélique avec le mytique et qui nous guideront vers l'histoire de Joseph comme matrice textuelle. Ces passages des Evangiles semblent contenir des éléments narratifs de rédacteurs soucieux de la messianité de Jésus, certains rappelant dans l'histoire de Jésus l'histoire messianique joséphique, et d'autres éléments qui paraîtraient comme rajoutés par d'autres rédacteurs coupés des racines juives, qui infléchissent les premiers éléments dans un sens antijudaïque. Nous avons sous les yeux le résultat de plusieurs réécritures où les éléments peuvent être difficiles à repérer et séparer. L'interprétation que nous proposons se focalise sur un aspect des textes évangéliques sans préjugé pour les autres interprétations⁵. Ce qui n'est guère sujet à interprétation, c'est la façon dont ces éléments textuels évangéliques ont alimenté l'antijudaïsme et l'antisémitisme ultérieurs, avec par exemple le thème du peuple déicide.

R. Girard, quant à lui, s'est intéressé à l'histoire de Joseph et de ses frères, mais il n'en a retenu que ce qu'il appelle « une critique délibérée de l'attitude mythique », « un refus systématique des expulsions mythiques » (Girard, 1999 : 178). Les Evangiles racontent la même vérité que l'histoire de Joseph. La seule différence, selon R. Girard, c'est que le sacrifice christique accomplit réellement l'éradication du mal en rejouant totalement le meurtre fondateur pour le subvertir ; la divinité de Jésus répond à la divinisation de la victime qui, tuée, bénéficie de la polarisation de la violence de tous et de sa retombée, la paix ; la divinité d'amour du Christ fondée sur la révélation du mécanisme victimaire vainc la divinisation fondée sur la violence mimétique du mécanisme victimaire. Notre auteur affirme que « derrière la divinité du Christ, il n'y a pas de démonisation préalable » (Girard, 1999 : 194) ; or, c'est précisément ce qu'on peut discuter.

On ne peut affirmer que les textes bibliques dénoncent ce que les mythes approuvent et faire comme s'il n'y avait aucune conséquence sociale de ce refus des tous-contre-un. Ainsi, on ne trouvera pas de « démonisation » puis de divinisation de Jésus par une foule persécutrice ; mais c'est bien normal puisque le « mécanisme » victimaire ne peut « bien fonctionner », dans un peuple constitué sur la Torah dont les récits décrivent ces mécanismes du point de vue des victimes. Il est cependant frappant que le corps voué à mourir est un corps juif, puisque le corps glorieux ne saurait être juif ; il perd sa particularité pour devenir

⁵ La prise de conscience des « strates » de réécritures successives rend sensible la façon dont les textes conservent leurs potentialités victimaires, les réactivent ou les désactivent, selon qui interprète ou comment est interprété tel ou tel passage.

universel en acte. Il est clair, en outre, que « les Juifs » qui refusent la divinité du Christ seront maudits ; Dieu, ou Satan, a endurci le cœur des « Juifs » à l'égard de Jésus.

Il y a alors bien en un sens une démonisation des pharisiens, ou des Juifs et une divinisation du seul *rabbi*, du seul Juif valable. Ou autrement dit, il y a une démonisation du juif qui est suivie d'une divinisation du Christ. Il est troublant de voir le texte qui devrait le premier se prémunir des accusations mensongères fournir le prototype des accusations chrétiennes. Il faut insister sur ce point de l'accusation mensongère plus « fondamentale » que le meurtre fondateur. La centralité du meurtre produit une accusation des Juifs ; les Evangiles, les Actes des apôtres construisent la figure d'apôtres, de chrétiens persécutés par des foules juives haranguées par des prêtres, des anciens, chauffées dans des synagogues, scandalisées par des pharisiens. Le sacrifice christique, la « victoire de la croix » qui devait détruire le mécanisme victimaire donne lieu à la première figure antéchristique dans les Evangiles. La divinisation de Jésus n'est pas seulement fondée sur sa résurrection, mais aussi sur la condamnation des Juifs ; le ressuscité en tant que ressuscité ne peut être juif. Le meurtre est bien fondateur de quelque chose, mais il fait toujours signe vers l'accusation mensongère.

Ainsi, les persécutions chrétiennes à l'égard des Juifs reposent dans les textes évangéliques et pas seulement dans la liturgie et la prière, élaborées ultérieurement ; les Juifs ont persécuté Jésus et les chrétiens, leurs frères ; voilà l'évidence qui saute aux yeux pour qui lit ou écoute les Evangiles, le Nouveau Testament, tels qu'ils se sont fixés après plusieurs réécritures. Le parangon de ce vice de la persécution juive et de cette vertu de la conversion chrétienne – *felix culpa* – se nomme saint Paul. Il y aurait, selon R. Girard, une différence radicale avec les divinisations mythiques : certes, les premiers chrétiens sont un groupe minoritaire et non une foule persécutrice. Mais cela constitue-t-il une objection suffisante contre les aspects antéchristiques des Evangiles et du Nouveau Testament ?

R. Girard souligne lui-même que le judaïsme est sorti du mytique ; les accusations mensongères ne fonctionnent donc que mal dans ce peuple, puisque, selon les Evangiles, Jésus parvient à empêcher une lapidation (Jean 8, 1-11). Ce que nous connaissons en revanche, c'est la façon dont des groupes minoritaires se posent en victime d'une foule persécutrice dont ils composent artificiellement l'image – des individus se tuent au milieu d'une foule d'innocents pour signifier par leur massacre suicidaire que ceux qu'ils ont tués sont les vrais coupables qui les poussent à la mort ; il est intéressant de remarquer que, de manière antéchristique, ces terroristes sont appelés « martyrs » par ceux qui accréditent leurs discours et valorisent leurs actes.

L'épisode de Barabbas peut être interprété en ce sens : les Juifs rassemblés refusent la libération de l'innocent Jésus et demandent la libération du coupable Barabbas ainsi que la mise à mort de l'innocent dans un acte d'auto-accusation qui vaut condamnation et

malédiction définitives : « que son sang soit sur nous et sur nos enfants » (Matthieu 27, 25). Si des formules semblables existent dans la bible juive (2 Samuel 1, 16) mais ne concernent jamais le peuple entier, tout au plus une famille (celle de Joab), le poids des fautes des pères sur leurs descendants est explicitement rejeté par la tradition rabbinique⁶. Cette condamnation à perpétuité des Juifs par eux-mêmes est significative du caractère totalisant et unanimiste des accusations mensongères. La mise en scène d'un choix conscient du mal permet de diaboliser le choix, de construire une figure proprement antéchristique. Cependant, ce n'est pas le choix du mal qui rend invraisemblable la parole de la foule, mais l'auto-condamnation perpétuelle.

Or, si le texte révélateur se fait aussi persécuteur, cela signifie que la différence qui devait révéler est inopérante. Il faut donc examiner ce qui est à l'œuvre et fait rechuter dans la persécution : l'accusation mensongère qui la justifie. La distinction du mythique et de l'évangélique tombe dès lors qu'on ne peut plus séparer les mythes qui seraient écrits du point de vue des persécuteurs et des bourreaux et de l'autre les Evangiles qui seraient écrits du point de vue des persécutés. Les persécutés peuvent eux-mêmes devenir persécuteurs. En effet, les textes qui dénoncent les persécutions accusent d'un mal ; or, il n'est pas aisé de faire attention à ne pas passer de l'accusation d'un mal à l'accusation d'une personne, d'un groupe comme représentants du mal. Une fois les processus victimaires repérés, ils peuvent être utilisés pour persécuter, puisqu'il suffit de passer pour une victime innocente, de faire des autres les représentants du mal et de réclamer la violence contre les persécuteurs.

Examinons à présent l'épisode de Judas qui met particulièrement en lumière la façon dont un texte qui pourrait avoir un rôle christique, *i.e.* messianique essentiel, est récrit et lut dans un sens antijudaïque qui sera un des vecteurs séculaires de l'antisémitisme. Selon l'interprétation courante, dont témoigne le langage courant, Judas est le traître qui vend Jésus et se suicide de regret. Notons que le nom du traître n'est pas anodin, puisque Juda/*Yehuda* (l'un des fils aînés de Jacob, fondateur de la lignée messianique davidique) est le nom qui a donné le nom « Juif ». On sait que l'antisémitisme chrétien fera de Judas le traître le prototype de tout Juif, y compris dans son rapport à l'argent. Dans *Le parasite* (Serres, 1980 : 219), Michel Serres réhabilite Judas en montrant qu'il reproduit le comportement de son homonyme de la *Genèse*.

En effet, nombre d'éléments de l'histoire de Jésus renvoient à l'histoire du Joseph de la *Genèse*, personnage qui constitue l'autre branche messianique, avec Juda, son frère⁷. La double messianité et la constitution du peuple juif à partir des douze tribus, des douze fils de

⁶ Cette tradition comme le droit hébraïque s'appuient sur le Pentateuque (Deutéronome 24, 16) et sur les Prophètes (Ezéchiel 18, 20). Pour une analyse du caractère fondamental de la responsabilité personnelle dans le droit hébraïque, on pourra lire les analyses de R. Draï (Draï, 1996 : 70 *sq.*).

⁷ Les lecteurs désireux d'explorer ces éléments joséphiques du récit christique pourront se rapporter à l'ouvrage *Le conseil politique rapporté à la figure biblique de Joseph* (Pietra, 2011 : 196 *sq.*).

Jacob, sont mis en place dans ce récit situé à la fin de la *Genèse*, juste avant la geste mosaïque, faisant ainsi la transition entre les patriarches et Moïse. La théologie juive du double messie nous indique deux aïnesses spirituelles et politiques : le messie issu de Joseph et le messie issu de David lui-même descendant de Juda. Dans la *Genèse*, c'est Juda qui sauve Joseph après l'aîné biologique Ruben en le vendant comme esclave aux Madianites, puis, plus tard, qui se porte garant du second fils de Rachel, Benjamin (autre figure royale, ancêtre de Shaül). C'est Juda qui recevra l'aïnesse, la royauté et qui donnera son nom au peuple juif, Joseph ne réintégrant la lignée de Jacob (Israël) que par ses fils.

Si on suit ce modèle narratif, le Juda(s) des Evangiles rejouerait la geste joséphique en vendant Jésus pour le sauver ; l'échec du sauvetage le conduirait au suicide, réinterprété ultérieurement comme acte d'auto-accusation et preuve de culpabilité. Ici, nouvel élément antéchristique : la conscience de la culpabilité, de la responsabilité serait retournée contre celui qui ne rejette pas la culpabilité sur les autres. Enfin, un élément textuel qui sert à l'accusation de Judas conforterait cette interprétation qui le réhabilite : les trente pièces d'argent ; celles-ci renvoient à Zacharie 11, 12-13 qui prophétise sur les tribus de Joseph et de Juda, sur la division des Juifs et la double lignée messianique. Il est aussi à noter que les trente deniers sont la valeur d'un esclave, ce qui pourrait signifier l'abaissement du messie qui est le serviteur souffrant et non le maître.

Dans les Evangiles se trouvent ainsi entrelacés des éléments qui décrivent et dénoncent les processus victimaires et d'autres qui engendrent de nouvelles persécutions plus difficiles à repérer en raison de leur mimétisme christique, se servant de la connaissance des processus victimaires pour persécuter en imitant la posture victimaire. L'antéchrist ne doit pas être réduit à une figure mythologique, mais peut être défini comme une imitation du Christ, comme un retournement maléfique de la connaissance des processus victimaires. Comme tout autre texte mythique, les Evangiles sont porteurs de connaissance (les paroles et les actes de Jésus) et de méconnaissance (l'élaboration du récit évangélique qui divinise Jésus, qui fait de lui le Messie d'Israël pour toutes les Nations par la caducité de l'élection d'Israël et son accusation).

Le Nouveau Testament ne permettant pas d'éradiquer le mal, de désamorcer les processus victimaires, ni de défendre les victimes d'accusations mensongères, il est alors pertinent de relire le récit joséphique, exempt de meurtre fondateur⁸, comme un des textes essentiels pour la compréhension des mécanismes de l'accusation mensongère, qui est le moteur de chaque étape narrative nouvelle. Dans le récit joséphique, la révélation des processus victimaires, d'accusation mensongère, ne s'achève pas, précisément parce qu'elle n'est pas enchaînée à une mort violente, pourtant contenue en puissance dans ce récit. Cet

⁸ Dans la *Genèse*, lorsqu'il s'agit des patriarches, les scènes les plus frappantes ne sont pas des meurtres fondateurs, mais des meurtres avortés : ligature d'Isaac, rencontres d'Esau et de Jacob, vente de Joseph...

inachèvement ouvre sur la persécution, l'esclavage des Hébreux en Egypte après l'élévation suprême de Joseph. L'attention portée à l'accusation mensongère permet de repérer les phénomènes antéchristiques qui paraissent occultés lorsqu'on se focalise sur le sacrifice christique. Au nom d'une révélation christique, certains peuvent se prendre pour les détenteurs du vrai et du bien ; ils rejettent alors le mal loin d'eux, se posant comme représentants du bien et ne s'identifiant plus à ceux censés représenter le mal, accusés de maux irréparables, qui peuvent alors subir des maux qui paraîtront justifiés⁹. L'antéchristique s'enracine dans le christique, dans la mesure où le mal s'enracine dans la tentation de juger, de discriminer le bien du mal, dans une conception du bien qui rejette le mal, qui accuse le mal et rejette la personne qui agit mal.

Peut-être le meurtre est-il fondateur pour certaines sociétés, peut-être est-il central dans certains textes comme les textes évangéliques. Les textes bibliques, comme d'autres textes, contiennent des connaissances anthropologiques, mais ne sont pas une théorie de l'homme qui explique tout, déracine le mal et juge les textes. Si les textes bibliques révèlent des vérités qu'il faut être et non seulement contempler, la révélation chrétienne pose deux problèmes liés au sacrifice christique, au martyr : d'une part, le martyr chrétien a une limite qui est l'individualité nécessaire du choix de la non-violence, du sacrifice qui ne peut être collectivement exigé ; d'autre part, le martyr peut être retourné en figure antéchristique du martyr meurtrier dont les événements contemporains nous donnent tant d'exemples, où les victimes innocentes sont présentées comme coupables, identifiées comme une foule persécutrice. L'attention portée aux accusations mensongères ne souffre pas, quant à elle, de telles limites, puisqu'on peut toujours faire attention à ne pas passer de l'accusation d'un mal réel à l'accusation d'une personne ou d'un groupe comme représentants du mal ; on peut toujours faire attention à ne pas juger les autres, à sentir la poutre dans notre œil avant de regarder la paille dans celui du prochain, à ne pas jeter la première pierre (ni les suivantes, mimétiquement faciles à jeter). S'il est douteux que la non-violence puisse être établie comme principe universel et nécessaire, l'interdiction de la calomnie, de la médisance, elle, peut être universelle et ne peut subir de retournement persécuteur.

Bibliographie

Bible de Jérusalem (1975). Paris : Desclée de Brouwer.

La Bible (1994). Traduction intégrale hébreu-français. Tel Aviv : Editions Sinaï.

⁹ En lisant « l'Enfer » de *La divine comédie* de Dante, on pourra se représenter la facilité avec laquelle le texte évangélique permet de produire des textes antéchristiques qui se prennent eux-mêmes pour une parfaite réalisation de la pensée christique. Cet aspect antéchristique peut aussi permettre de saisir la fascination exercée par l'œuvre dantesque, qui a rang de mythe.

- DRAÏ, Raphaël (1996). *Le mythe de la loi du talion*. Paris : Anthropos.
- DREYFUS, Hubert (2007). *Philosophy 6, Man, God and Society in Western Literature*. Spring 2007 courses. Berkeley : University of California.
- GIRARD, René (1999). *Je vois Satan tomber comme l'éclair*. Paris : Grasset.
- GIRARD, René (2001). *Celui par qui le scandale arrive*. Paris : Desclée de Brouwer.
- MANN, Thomas (1970). *Discours sur Lessing*. Paris : Aubier-Flammarion.
- PIETRA, Laurent (2011). *Le conseil politique rapporté à la figure biblique de Joseph*. Université Paris-Nanterre. [consulté le 04/07/2017]
<URL : <http://bdr.u-paris10.fr/theses/internet/2011PA100144.pdf>>
- SACHOT, Maurice (1998). *L'invention du Christ, Genèse d'une religion*. Paris : Odile Jacob.
- SERRES, Michel (1980). *Le parasite*. Paris : Grasset.
- SLOTERDIJK, Peter (2005). *Derrida, un égyptien*. Paris : Maren Sell Editeurs.